

LES AMIS DE GEORGE SAND

Association déclarée (J.O. 16 - 17 Juin 1975)
Placée sous le patronage de la Société des Gens de Lettres

Siège social : Musée de la Vie Romantique, 16, rue Chaptal - 75009 Paris

Courrier : 12, rue George Sand, B.P. 83 - 91123 PALAISEAU Cedex

Répondeur & Fax : 01 60 14 89 91

e-mail : amisdegeorgesand@wanadoo.fr

Internet : <http://www.amisdegeorgesand.info>



Afin de mieux faire connaître la vie et l'œuvre de George Sand, l'association Les Amis de George Sand a numérisé et mis en ligne le présent numéro de sa revue, sous la forme d'un fichier PDF permettant la recherche de texte.

Toute reproduction, même partielle, de textes, d'articles, ou d'illustrations, doit faire l'objet d'une autorisation préalable.

Copyright © 1981 Les Amis de George Sand

LES AMIS DE GEORGE SAND

Association placée sous le patronage de
la Société des Gens de Lettres



1981

N°1
(= *Nelle série N°2*)

SOMMAIRE

LE BUREAU	. Editorial.....	Page 1
Georges LUBIN	. George Sand et l'Académie Française....	Page 3
Christian ABBADIE	. George Sand et Guilery (2è partie)	Page 6
Bernadette CHOVELON	. George Sand et Sarah Bernhardt.....	Page 15
Jacques MARILLIER	- Antoine Claude Delaborde, maître oyse- lier parisien - Aïeul maternel de George Sand (1ère partie).....	Page 19
Georges LUBIN	- Lettre de George Sand à Solange Clesin- ger - Lettre de Solange Clesinger à George Sand.....	Page 23

COMPTES RENDUS:

G. Sand. **Correspondance**, tome XV (J.-P. Lacassagne) - A. Alquier. **George Sand** (Bernadette Chovelon) .G. Sand. **Le Chêne parlant** - Laura (Aline Alquier) G. Sand. M. Sylvestre, **Le dernier Amour** (Odile Fernet)..... Page 30

Association des Amis de George Sand
40, rue Beaujon, Paris, 75008

Président : Georges Lubin
Vice-Présidentes : Aline Alquier,
Yvonne Grès-Véron
Trésorière : Jeanine Tauveron
Secrétaire Générale : Bernadette Chovelon
Responsable de la publication :
Bernadette Chovelon

Dépôt légal : mai 1981 - Paris
No ISSN 0244-2906

Editorial

Chers amis,

Voici enfin le numéro 2 que vous attendez depuis longtemps. -

Vous y trouverez des études sur des sujets variés témoignant de la multiplicité de la pensée de G. Sand, et des éclairages sans cesse renouvelés sous lesquels on peut l'aborder.

Vous serez heureux de savoir que notre association se développe activement. Un certain nombre de manifestations sandiennes ont été suivies avec intérêt

- en décembre 1980, la semaine des *Amitiés Littéraires* à la Librairie D.U.C. nous a permis de présenter les diverses publications et ouvrages récents sur G. Sand, tout en créant des liens avec les autres associations littéraires, très nombreuses à Paris.

- le 20 décembre 1980, à la Maison de Baizac, une conférence de Thierry Bodin sur *George Sand et Baizac* réunissait un nombreux public en groupant les 2 associations des Amis de Balzac et de George Sand.

- le 7 janvier 1981, à l'ancienne Ecole Polonaise du Bd des Batignolles, Stephan Cejrowski, ténor à l'Opéra de Gdansk donnait un récital de mélodies populaires polonaises recueillies par Chopin. De nombreux Polonais étaient venus se mêler aux Amis de G. Sand.

- le 31 janvier à Lyon, sur la demande de l'Association France-Hongrie, Bernadette Chovelon faisait une conférence sur *George Sand et Franz Liszt*.

- le 6 mars, au restaurant Le Procope, les Amis de G. Sand organisaient leur repas annuel, à l'issue duquel Georges Lubin présentait le tome XV de la Correspondance, récemment paru.

- le 16 mars, à la salle Marguerite Gaveau, Mme Yvonne Grès-Véron faisait une conférence sur Marie Laurent, amie et interprète de George Sand.

- nous avons été associés à 2 concerts organisés par la Société Chopin de Paris. L'un à la salle Marguerite Gaveau au cours duquel nous avons pu entendre le pianiste Leslie Wright et assister à la projection du montage de Jean-Marie Diot, *Chopin mon ami*, comprenant des photos de lieux sandiens tels que Nohant, Vaildemosa et Paris. Un autre concert nous a permis d'entendre Myriam Birger Papazian, jeune et talentueuse interprète de Chopin ; les nombreux amis de G. Sand et de Chopin se sont retrouvés dans la grande salle Gaveau au complet.

- en janvier 1981, une exposition sur *Balzac et le Berry* à la Maison de Balzac présentait de nombreux documents sur le pays de George Sand.

- l'exposition de la Bibliothèque Nationale sur Flaubert donnait également une large place à George Sand.

Nous tenons à souligner deux manifestations sandiennes préparées par des jeunes

- un voyage à Nohant et à Gargillesse d'une classe de 3ème du Lycée de Courbevoie, qui nous a envoyé un compte rendu et des photos. Nous les présenterons, lors de l'exposition des dessins et photos de notre concours (clôture :30 septembre 1981).

- une exposition au Lycée Jean Racine, comportant les illustrations de *Masques et Bouffons* faites par Maurice Sand pour ses études sur la Commedia dell'arte.

Notre souci le plus urgent est la préparation du voyage à Nohant les 16 et 17 mai prochain. Vous avez dû recevoir le programme de ces journées qui nous feront voir – et d'une manière plus inhabituelle – l'essentiel des hauts-lieux sandiens. 70 personnes sont inscrites, en particulier des délégations de l'Association pour l'étude et la diffusion de la pensée de G. Sand d'Echirolles (près Grenoble), de l'Association France-Hongrie de Lyon et de la Société Chopin de Paris. Nous serons accueillis par les Amis de Nohant.

Notre point faible est pour l'instant le Bulletin, car nos moyens financiers sont limités. Nous n'avons pas pu soutenir le rythme que nous aurions souhaité. Nous voudrions pouvoir en éditer 2 par an.

Nous recevons chaque semaine un important courrier. Nous nous efforçons de répondre à tout le monde. Nous apprécions toujours ces lettres qui nous permettent de vous connaître plus personnellement, même si nous n'arrivons pas toujours à répondre immédiatement.

Nous vous rappelons que nous ne pouvons subsister que par la rentrée des cotisations. Plusieurs adhérents anciens ne les ont pas encore renouvelées (1) Faites-nous connaître aussi à vos amis.

LE BUREAU

(1) CCP 5738-72 Lyon ou chèque bancaire.

Libeller au nom des Amis de George Sand.

Cotisation ordinaire : 50 F.

Cotisation de soutien : 80 F.

Etranger : 100 F.

Envoyer à Mlle Tauveron, Lycée Condorcet - 8, rue du Havre, 75009 Paris.

George Sand et l'Académie Française

par Georges Lubin

Au moment où pour la première fois une femme entrait sous la Coupole, un éditeur avisé a publié un petit volume contenant quelques textes centenaires relatifs à une question de brûlante actualité : *Les Femmes et l'Académie française, Une polémique du XIXe siècle avec une réponse de George Sand* (aux éditions de l'Opale).

Bonne idée, mais on regrettera le manque d'information du présentateur. Dénicher des textes oubliés, c'est bien ; les commenter à faux, c'est difficilement pardonnable.

Voici, dans l'ordre, les titres des brochures ainsi réunies et reproduites

Louis Lacour. *La Question des femmes à l'Académie;*

J.S. *Les Femmes à l'Académie;*

George Sand. *Pourquoi les femmes à l'Académie?*

Il eût été plus logique de reporter la première à la fin, sa date de publication étant 1865, tandis que les deux autres avaient vu le jour en 1863. Passons. Il y a plus grave. Le second de ces textes est précédé d'une notice où s'accumulent les erreurs : "J..S... Tout laisse à penser qu'il s'agit bien ici de Jules Sandeau, né à Aubusson (sic pour Aubusson) en 1811, journaliste au Figaro en 1830 (sic pour 1831) avec George Sand. ils écrivirent d'ailleurs, avant de se brouiller, des articles en commun et un livre : *Rose et blanche* (comme il s'agit de deux prénoms, il faudrait une majuscule à Blanche)... Jules Sandeau écrit son premier roman en 1834 (*Madame de Sommeville*) (plus exactement Sommerville)... Il fut bibliothécaire de (la) Mazarine en 1853, puis conservateur en 1859 (inexact : il n'est alors que conservateur-adjoint, il sera conservateur en 1879)."

Pourquoi "tout laisse à penser" ? Rien au contraire ne laisse à penser que l'auteur de la brochure fût Jules Sandeau. Ils étaient brouillés depuis trente ans Mme Sandeau demeurait jalouse de G. Sand ; enfin Sandeau, académicien, n'était pas homme à s'insurger contre les usages, même sous le voile de l'anonyme. Pourquoi pas Jules Simon ou Joséphin Soulayr ? Tous les V.H. ne sont pas forcément Victor Hugo.

Je ne reproche pas à l'auteur de la notice de n'avoir pas percé l'anony-

mat de ce J.S. Je crois bien être le premier à le faire : J.S. s'appelait Jules Simonet (avec un seul *n*). S'il a laissé derrière lui quelques ouvrages, c'est dans un genre mineur : le manuel scolaire. Dix titres au catalogue de la Bibliothèque nationale : histoire, géographie, grammaire, écriture même. Il était professeur à l'École supérieure de commerce de Paris, selon la page de titre de certains de ces volumes. Comment peut-on l'identifier comme le 12. de la brochure ? Parce qu'un exemplaire de celle-ci est conservé à la collection Lovenjoul (cote E 3133/32) avec une lettre de l'auteur, datée du 4 mai 1863 et signée J. Simonet. En voici un extrait :

“Madame, je prends la liberté de vous envoyer ma brochure dont le sujet m'a été inspiré par une cause si noble et si belle que je la crois digne d'attirer toute votre attention.”

Après avoir expliqué que son but était “une protestation contre une vieille et insoutenable injustice”, il continuait ainsi :

“Je ne puis ni ne dois vous dissimuler, Madame, qu'en protestant au nom et en faveur de votre sexe, pour que l'Académie lui soit ouverte, j'ai pensé tout naturellement à vous. La gloire et le génie sont des talismans d'autant plus irrésistibles qu'ils rayonnent au front d'une femme. Il faudrait être de l'Académie pour n'en pas ressentir les effets fascinateurs.

“Ai-je besoin de vous dire, Madame, que je me sentirai bien honoré si, au bonheur d'avoir défendu une cause juste, il m'était donné de joindre votre suffrage et vos encouragements.~.”

Le fond de sa brochure consistait en deux discours imaginaires : celui de Mme***, reçue dans l'illustre corps, et la réponse de l'académicien chargé de l'accueillir. Sans être aussi éloquents que ceux de Mme Yourcenar et Jean d'Ormesson, ces discours ne manquaient ni de bons arguments ni de fines allusions. Si George Sand n'y était pas nommément désignée, personne ne pouvait se tromper sur le choix préalable de l'auteur : “Vos oeuvres apparaissent avec un retentissement que justifient de tout point la beauté de la forme, la finesse et la profondeur des aperçus, le relief accentué de la passion joint à un coloris prestigieux. Chez vous, la magie du style ne peut être comparée qu'à la justesse et à l'harmonie des proportions, à l'idéale beauté des conceptions, etc...”

George Sand ne répondit pas dans le sens qu'aurait espéré, désiré Jules Simonet. Sa propre brochure, publiée chez le même éditeur Dentu, sous le titre *Pourquoi les femmes à l'Académie ?* laisse entendre très nettement que la place des femmes n'est pas dans cette assemblée “en arrière du mouvement des idées”, et dont le critère n'est plus purement littéraire, mais s'inspire de considérations étrangères : le souci de rester entre “honnêtes gens”, de tenir à l'écart les esprits progressistes que l'on considère *ipso facto* (quoique sans le dire) comme de “malhonnêtes gens”. Et il ne faut pas s'étonner de cette réaction : c'est bien ainsi que l'Académie avait jugé en 1861 pour écarter George Sand de l'attribution du grand prix de 20.000 F. La romancière ne l'avait pas oublié.

Deux ans plus tard, Louis Lacour ramenait la question sur le tapis en adressant une "Lettre aux quarante", argumentée et spirituelle, dans laquelle George Sand était encore plus clairement désignée que dans le libelle de J.S.

"Mais lorsque vous serez trente-neuf, je suppose que l'auteur de *Lélia* soit votre élue, comme elle est en effet la plus digne, croyez-vous que la séance de réception manquerait de grandeur et de majesté ? Il me semble l'entendre elle aussi sème son discours d'allusions et ne s'en tire pas mal."

Connut-elle cette nouvelle invite à laquelle la dame du Quai Conti ne répondit pas davantage qu'aux précédentes ? Il ne le semble pas, aucune lettre à Louis Lacour n'existe à ma connaissance. En revanche, elle correspondit avec Jules Simonet, quatre fois au moins, entre juin 1863 et juillet 1864. Hélas! aucune de ces lettres ne s'est retrouvée on n'en connaît l'existence que par leur inscription dans un carnet d'enregistrement. Il serait bien décevant sans doute de rechercher la descendance il y a beaucoup trop de Simonet (même avec un seul *n*) dans l'Annuaire téléphonique de Paris. Je lance tout de même cet appel comme une bouteille à la mer. Le hasard est si grand...

George Sand et Guillery

Conclusion : le caractère gascon, vu par George Sand

par Christian Abbadie

Dans le dernier numéro du bulletin "Les Amis de George Sand", nous avons publié la première partie d'un travail de Christian Abbadie sur "la Gascogne de George Sand". Nous n'avons pas la place de reproduire la seconde ni la troisième parties évoquant l'existence à Guillery en 1825 les naissances, les vies, les décès des proches de l'écrivain, les portraits des différents types de Gascons connus dans les proches environs, les paysages, landes, forêts, villes et villages. Nous nous contenterons de donner ici la conclusion de cette causerie.

*

* *

Pour résumer le jugement porté par George Sand sur les Gascons, dans son autobiographie, on peut dire qu'elle a vu en eux "de grands mangeurs, paresseux, splendides...", mais aussi de "bons voisins et bons amis..." et surtout "des gens excellents et bien calomniés." (1)

Grands mangeurs, les Gascons le sont par excellence. La bonne chère fait partie, au premier rang, de l'art de vivre en Gascogne. Guillery ne faisait pas exception, c'était le pays du bon manger, du bon vivre. Les voisins apportaient en étrennes, au château, force volailles et gibier dont on vivait ensuite tout l'hiver, et c'était, dit George Sand, un échange de repas pantagruéliques, une vie de Cocagne...

"Ce pays est celui de la déesse Manducée. Les jambons, les poulardes farcies, les oies grasses, les canards obèses, les truffes, les gâteaux de millet et de maïs y pleuvent comme dans cette Ile où Panurge se trouvait si bien ; et la maisonnette de Guillery, si pauvre de bien-être apparent, était, sous le rapport de la cuisine, une abbaye de Thélème d'où nul ne sortait, qu'il fut noble ou vilain, sans s'apercevoir d'une notable augmentation de poids dans sa personne..." (2)

Toutefois, ce régime à base de sauces et de graisse, ne convenait pas du tout à la jeune femme, provoquant même une sorte d'empoisonnement. (Elle eut fréquemment à souffrir, sa vie durant, de troubles digestifs, et n'oublions pas qu'elle mourut, pourtant "en pleine force de l'âge", des suites d'une occlusion). A Guillery, elle devait donc s'abstenir souvent de manger, quoique ayant grand faim au retour de la chasse... " Aussi

je me portais fort mal, écrit-elle, et maigrissais à vue d'oeil, au milieu des innombrables cages où les ortolans et les palombes étaient occupés à mourir d'indigestion.” (3)

Si ces repas pantagruéliques ne convenaient pas à la santé d'Aurore, ils avaient le mérite de faciliter les relations, de mettre en valeur la sociabilité des gens du cru, leur sens de l'accueil, de l'hospitalité. Les plaisirs de la table avaient cette fonction sociale de rapprocher les personnes et d'épanouir les coeurs en des moments privilégiés de détente et de gaîté. C'était aussi l'occasion de conserver toute une vieille tradition culinaire, de montrer le raffinement d'une chère savoureuse, succulente.

Les souvenirs gardés par George Sand de la Gascogne, nous rappellent qu'il existe en ce pays des rites “pour flamber la palombe et étouffer dans un petit verre d'armagnac l'ortolan engraisé sous un plafond de toile, en une chambre obscure. La rôtie de bécasse exige un cérémonial et des ingrédients de toutes sortes on apporte des flacons, des burettes, les épices, le muscadier. La rôtie se couvre d'une crème brune. On la hume, on l'emporte à la cuisine, on la rapporte comme en triomphe. L'arôme du cognac se mêle aux effluves du gibier.” (4)

Les vins de Gascogne et ceux du Bordelais étaient plus riches et plus parfumés que ceux du Berry. Notons qu'elle était cependant (à l'époque) mauvais juge en matière de boisson, “elle ne vivait que de lait”, dit-elle en avril 1826. Elle s'occupe d'achat et d'expédition de vin pour son ami Louis-Nicolas Caron qui désirait du vin blanc, “et celui de ce pays est fort bon...”. Joignant à son envoi des pâtés de campagne, elle s'excuse en même temps que les vins soient “bien chers cette année (...) Je crois qu'à Paris on n'en aurait pas d'aussi bons à ce prix (...). Casimir a fait de son mieux pour les avoir bons et pour éviter les frais. Mais ils augmentent chaque année.” (5). Preuve que l'inflation sévissait déjà à cette époque

Quand George Sand traite les Gascons de paresseux, nous pouvons croire qu'elle pense à son mari, qui certes avait un poil dans la main. Mais rappelons que Casimir était d'origine bordelaise par son père, espagnole par sa mère – ce n'était pas un vrai Gascon. Et par ailleurs son fils Maurice hérita ce caractère oisif et dilettante.

George Sand veut indiquer surtout que les Gascons jouissaient de nombreux loisirs, faute d'industrie..., et que ces loisirs n'étaient pas excessivement intellectuels “Les grands et petits propriétaires d'alentour n'ayant absolument rien à faire, et cultivant, en outre, le goût de ne rien faire, leur vie se passait en promenades, en chasses, en réunions et en repas les uns chez les autres.” (6)

Les longues promenades à cheval dans les landes ont inspiré à la jeune Aurore des pages merveilleuses où se révèle sa personnalité si originale et attachante, à travers un brillant éloge de l'équitation “il semble qu'à cheval on renaisse, on reprenne à la vie. C'est alors que vous Contemplez, que vous voyez la nature, car à pied, occupé sans cesse de ne pas tomber, en regardant à chaque instant devant soi, on ne peut fixer ses yeux, les attacher à l'horizon. N'avez-vous jamais, dans des jours de mélancolie, trouvé un charme indéfinissable à égarer votre imagination au-delà des limites de la vue ? En regardant une perspective lointaine, n'avez-vous jamais rêvé des bois, des eaux, des pays enchantés,

dans ces masses bleuâtres et confuses, que l'oeil aperçoit et ne peut distinguer ? (...). C'est à cheval, c'est au pas, que l'on domine davantage sur la campagne et qu'elle vous paraît plus belle. C'est au galop que toutes les pensées quittent leur cours ordinaire et changent de place pour ainsi dire. En fendant l'air d'une course rapide, on ne souffre plus, on ne pense plus. On respire. L'esprit est comme en suspens, et comme ravi du bien-être que le corps éprouve. Et si une difficulté, un danger s'offrent à votre rencontre, tant pis pour celui qui craint de le braver. Il retient son cheval, le contrarie, le gêne, perd l'équilibre et se prive d'une des plus vives sensations que l'on puisse éprouver, celle de voir, de toucher la mort et de s'échapper en riant de ses bras. Mais animez le fier animal du mors et de la voix, livrez-le à son courage et à son orgueil, vous le verrez franchir un ravin, sauter une barrière, traverser un marais, lutter contre le courant d'une rivière, rompre avec ses pieds, les joncs et les racines qui veulent l'arrêter, perdre pied, nager et escalader la rive d'un saut. Regardez alors derrière vous, vous venez, comme dit Mme de Staël, de *reconquérir la vie*, et vous l'aimez mieux parce que vous vous la devez. Ceux qui n'ont jamais connu, jamais aimé le danger, ne connaissent pas le prix de l'existence..." (7)

L'équitation n'était pas seulement le moyen de locomotion privilégié d'Aurore ; elle s'insérait naturellement dans des parties de chasse auxquelles la jeune femme avait pris grand goût. Dans ces forêts infestées de loups, il s'agissait d'exercice naturel, de plaisir simple et sans prétention, bien plutôt que d'exploits sportifs ou d'étalage de luxe

"C'était la chasse sans luxe, sans vaniteuse exhibition d'équipages et de costumes, sans jargon scientifique, sans habits rouges, sans prétentions ni jalousies de *sport* ; c'était la chasse comme je pouvais l'aimer, la chasse pour la chasse. Les amis et les voisins arrivaient la veille, on envoyait vite boucher le plus de terriers possible, on partait avec le jour, monté comme on pouvait, sur des chevaux dont on n'exigeait que de bonnes jambes..." (8)

Il s'agissait le plus souvent de chasse au renard, mais on tirait aussi sur des lapins "bondissant" On se mettait en chasse quelque temps qu'il fit. De bons paysans aisés des environs, fins braconniers, amenaient leur petite meute, bien modeste en apparence, mais bien plus exercée que celle des amateurs." (9)

George Sand se rappellera toujours avec attendrissement l'amour de ces paysans pour leurs chiens de chasse, auxquels ils parlaient en patois, avec familiarité, et en montrant dans leur simplicité-même, une fierté de bon aloi, une "gravité modeste" tempérée toujours d'un "imperceptible sourire", celui de la bonne humeur, de la satisfaction, mais aussi de la finesse et de l'ironie qui caractérisent l'esprit gascon...

D'autres loisirs occupaient le temps des habitants de Guillery on se recevait beaucoup entre amis, ceci donnant lieu à toutes sortes de jeux de société, à des "charades en action" (comme au château de Buzet). D'aucuns taquinaient la muse, tel le curé Candelotte et récitaient à leurs amis des vers en français ou en gascon (à quelques kilomètres, le poète Jasmin ne commençait-il pas à écrire ses "Papillotos" ?). Les jeunes

femmes chantaient des romances. Parfois, on improvisait une danse comique. Aurore se mettait au piano, et les hommes dansaient entre eux avec entrain et gaieté ! (10)

Les noces réunissaient fréquemment une belle jeunesse ; et périodiquement des foires (comme à Durance), des marchés (à Barbaste, à Nérac), perpétuaient une tradition quatre ou cinq fois centenaire.

Le goût invétéré des Gascons pour les échanges et les rencontres inspirait des réceptions sans étiquette, des dîners improvisés et chaleureux, des soirées d'une gaieté étourdissante entre "bons amis", et généralement des relations de bon voisinage. Souvenons-nous de l'accueil empressé, amical, et de la généreuse hospitalité de Mme de Lusignan à Xaintrailles. (11)

Dans cette facilité et cette simplicité des relations humaines, on peut reconnaître un trait de l'art de vivre en Gascogne bon accueil, courtoisie, cordialité, jovialité, gaieté des habitants, ont marqué et touché la jeune femme, qui n'a pu s'empêcher de faire un parallèle avec les coutumes berrichonnes. Cette comparaison des caractères de la Gascogne et du Berry (auquel George Sand était pourtant si attachée), est toute à l'honneur des Gascons "Le Berrichon est lourd (...). Quand un Gascon est gris, un Berrichon est déjà ivre, et quand l'autre est un peu ivre, limite qu'il ne dépassera guère, le Berrichon est complètement soûl et ira s'abêtissant jusqu'à ce qu'il tombe..." (12). Par comparaison à la Gascogne, George Sand? trouve la population du Berry "bonne et sage, mais froide et rarement aimable. On se voit peu (...). Quoique assez habité et bien cultivé, (le Berry) était complètement morne, et mon mari était comme surpris et effrayé du silence solennel qui plane sur nos champs dès que le soleil emporte avec lui les bruits déjà rares et contenus du travail. Là, point de loups qui hurlent, mais aussi plus de chants et de rires ; plus de cris de bergers et de clameurs de chasse. Tout est paisible, mais tout est muet. Tout repose, mais tout semble mort." (13)

Quel contraste, en effet, entre la réserve prudente des Berrichons, et l'exubérance généreuse des Gascons ! A Guillery, le colonel Dudevant avait créé la tradition de donner, tous les premiers de l'an, un énorme repas d'environ deux cents couverts, pour répondre aux vœux et aux cadeaux prodigués de toutes parts. Casimir avait continué cette tradition, et cela se terminait parfois par des chants, des danses, une véritable fête villageoise ! (14)

George Sand gardera, sa vie durant, un souvenir ému des Gascons familiers de Guillery "De Nérac venaient Lespinasse, d'Ast et tant d'autres que je me rappelle avec affection, tous les gens aimables, pleins de bienveillance et de sympathie pour moi, hommes et femmes ; bons enfants, actifs et jeunes, même les vieux, vivant en bonne intelligence, sans distinction de caste et sans querelle d'opinion. *Je n'ai gardé de ce pays-là que des souvenirs doux et charmants.*"(15)

*
* *

Après un si bel hommage, on peut se demander, comme l'écrit George Sand, pourquoi ces "gens excellents" sont toutefois "bien calomniés" (16).

Sans doute faisait-elle allusion aux moqueries parisiennes raillant les "excès de verbe", la "hablerie" des Gascons, leur attitude volontiers bravache ou fanfaronne...

On sait qu'Agrippa d'Aubigné, ce raide huguenot de la Cour d'Henri de Navarre, était choqué par la gaîté quelque peu débraillée des Gascons, qui détonnait au milieu de ces sombres calvinistes. Plus tard, Boileau, Corneille et Molière (qui vint à Bordeaux avec *l'Illustre Théâtre*), s'étaient moqués des Occitans... La Fontaine, avec son renard gascon ; Regnard, et aussi Colin d'Harleville (avec *Monsieur de Crac*, "comédie gasconne") avaient raillé certains traits extérieurs des Gascons.

George Sand, quant à elle, prit vigoureusement la défense des habitants de Nérac "Les Gascons sont de très excellentes gens, pas plus menteurs, pas plus vantards que les autres provinciaux, qui le sont tous un peu. Ils ont de l'esprit, peu d'instruction, beaucoup de paresse, de la bonté, de la libéralité, du coeur et du courage. Les bourgeois, à l'époque que je raconte, étaient pour l'éducation et la culture de l'esprit, très au-dessous de ceux de ma province ; mais ils avaient une gaîté plus vraie, le caractère plus liant, l'âme plus ouverte à la sympathie. Les caquets de village étaient là tout aussi nombreux, mais infiniment moins méchants que chez nous, et s'il m'en souvient bien, ils ne l'étaient même pas du tout." (17)

Deux éléments, aux yeux de George Sand, caractérisent particulièrement les Gascons c'est d'une part leur langue, l'idiome local, et c'est surtout l'esprit de la Gascogne.

Après de longues années, Aurore se souvenait de phrases entières en patois des paysans de Nérac. Elle rapporte, non sans attendrissement, les discours que Peyrounine adressait à ses chiens, et elle précise qu'à la fin de son séjour, elle comprenait le parler gascon. On peut être certain que l'auteur des plus beaux romans champêtres du monde, appréciait le régionalisme occitan, aimait les traditions et les dialectes locaux et qu'elle était sensible aux intonations et aux nuances de la langue du "bon roi Henri". Celle-ci s'exprime souvent en locutions, en exclamations intraduisibles en français ("Maquagnon, Maquareou, Diou bibab, etc !) qui expriment une gaîté spirituelle, une ironie souriante qui impressionnèrent l'auteur du *Géant Yéous*.

Sa correspondance avec Aurélien est remplie de petites notes sur la jovialité de son entourage (18), sur le caractère joyeux, espiègle, volontiers taquin, moqueur, sur la bonne humeur des jeunes gens venus à Guillery. Les plaisanteries gaillardes, les mystifications (rappelons-nous le pauvre curé Candelotte), les fanfaronnades, animaient cette existence où les loisirs, les distractions tenaient tant de place.

Cela n'allait sans doute pas sans bavardages, tournant parfois à la hablerie (voir la lettre du 12 novembre 1825 "on est ici d'une gaîté insupportable," etc...(19)

Mais il y avait dans cet entrain, dans cette vitalité exubérante, un pétitement

d'esprit, une pétulance étincelante et piquante à la fois, qui rendaient sympathiques à George Sand, tous ces fiers cadets de Gascogne.

La serviabilité dans ce pays est légendaire, et désintéressée. Aurore fut touchée du bon accueil reçu partout, que ce soit à Suzet, à Xaintrailles ou à Nérac.

Et si ces Gascons sont de gros mangeurs, de gros buveurs, s'ils sont parfois un peu "soupe-au-lait" (comme le colonel Dudevant et surtout Casimir qui éclatait parfois en de brusques colères, suivies de brefs découragements), ils restent toujours bons-garçons.

L'esprit local se traduisant parfois en gasconnades, en plaisanteries réalistes qui vont jusqu'à la gaillardise et à la gauloiserie, on comprend que George Sand —qui ne prisait pas les histoires grivoises ou "drôlatiques" — ait pu parler, à ce propos sans doute, "d'importuns campagnards". (20)

G. Sand a bien noté le goût du jeu, qui est très vif dans ce pays le Gascon est un joueur-né, grand chasseur, pêcheur ou braconnier. Il aime la vie au grand air, les cavalcades dans les landes et les forêts de chênes-liège. Ces plaisirs sains et simples réunissent jeunes et vieux, riches et pauvres, dans un sentiment de véritable égalitarisme qui devait toucher l'auteur du *Compagnon du Tour de France*. La chasse n'est pas ici le privilège d'une caste, mais un lien d'amitié. Propriétaires et fermiers y partent au point du jour, flanqués de leurs chiens : "Ils bouchent les terriers, dépitent le lièvre, épient le perdreau, guettent la caille..." (21)

Tous les jeunes gens sont chasseurs, actifs, bruyants, un peu brouillons, réalistes et gaillards. (22)

Comme leur modèle, le Vert-Galant, ce sont souvent des coureurs de jupons à l'instar de son père le colonel, Casimir se livre à des amours ancillaires. Des enfants naturels naissent de ces liaisons. (23) Comme le disait "Nouste Henric", le Béarnais bien-aimé, à son jardinier (le père de la Fleurette de Nérac...) : "Semez des Gascons, ils poussent partout !".

Et si, un jour, la jeune Madame Dudevant se plaint de leur manque de galanterie et les trouve un peu goinfres et lourdauds, c'est que, devant elle, Casimir ou son père s'endormait au salon, après un bon repas. (24)

Elle remarque aussi que le Gascon est un peu près-de-ses-sous, et ne fait pas crédit, en général "Mon beau-père prétend que nous ne trouverons peut-être pas de crédit dans ce pays-ci où l'usage est de payer comptant." (25). Mais si les Gascons savent se montrer économes, jusqu'à la parcimonie, n'est-ce pas par nécessité ne faut-il pas sans cesse réparer une toiture, relever un mur croulant ou la rustique tourelle d'un pigeonier, dans ce pays où l'on sait conserver jalousement le patrimoine transmis par nos aïeux ? Sans doute l'ameublement est-il un peu négligé à Guillery, car on s'y souciait peu de lustre et de confort : on préférerait vivre dans une nature si clémente et si belle, à s'enfermer dans la maison.

A ce propos, la description très amusante d'un intérieur bourgeois de

Nérac dans *Rose et Blanche*, met sur le compte de l'esprit d'économie, l'aspect un peu conventionnel de certaines demeures du Sud-ouest "C'était la plus belle de la ville ; il y avait deux glaces dans chaque appartement et des meubles tout récemment arrivés de Paris. Aussi, pour ménager la fraîcheur du papier, les volets étaient constamment fermés ; les candélabres étaient couverts de toile pour préserver les dorures de l'humidité ; les fauteuils couverts de housses pour empêcher le velours de *se piquer*. Les glaces étaient couvertes de gazes, les tableaux avaient des stores de coutil, les cadres étaient garnis de papier de soie ; les chenets de bronze avaient des moules en fer-blanc. Toute cette maison était emballée comme pour un jour de départ. A force de soins, on n'y jouissait de rien ; on n'y voyait pas le jour et on y avait froid, au milieu de l'été, sous le ciel de Nérac, comme dans le fond d'une cave. On y était mal à son aise, on n'osait y marcher, on ne savait pas où s'asseoir. Il y avait de quoi faire prendre le luxe en horreur et la propreté en dégoût !" (26)

Individualistes, à la manière paradoxale des Mousquetaires ("Un pour tous, tous pour un !") les Gascons se portent traditionnellement vers le métier des armes. Rappelons que Casimir avait étudié à Saint-Cyr et que son père avait été colonel de l'Empire. Avant Casimir, le premier soupirant d'Aurore, un Plessis-Picard était un militaire gascon, Prosper Teissier, originaire de Tonneins.

C'est qu'on a, avec le culte de l'honneur et de la liberté, le goût du panache et de la gloire, au pays de Monluc ! Comment oublier l'étrange demande qu'adressa Casimir à l'empereur Napoléon III, en date du 17 mai 1869 la croix de la Légion d'honneur, en consolation de ses "malheurs conjugaux qui appartiennent à l'histoire..." ?

Parfois la bravoure de ces Gascons s'apparente à une simple imprudence. George Sand en savait quelque chose, ayant failli recevoir un coup de fusil du "spirituel Lespinnasse", qui tira à un pouce de son visage... (27)

Dans d'autres moments, ils savent garder leur sang-froid et contrôler leur agressivité. Face au danger, ils peuvent demeurer impavides, tels le colonel Dudevant ou encore Casimir, suivis par des meutes de loups, la nuit dans la forêt (28) ; ou encore ce "gentillâtre gascon" qui, se trouvant nez à nez dans les bois, devant un lynx échappé d'une ménagerie, sut se défaire de l'animal en lui offrant, sans se troubler, un morceau de pain. "Le cher monsieur, ajoute Aurore, avait pourtant deux pistolets chargés, mais on est dans ce pays pour les moyens doux et non pour les voies de rigueur?" (29). Bel hommage rendu à l'intelligence, au respect des animaux et de la nature — souci écologique qui ne devait pas être très courant au 19e siècle ?

Dans cet amour de la gloire, cet esprit chevaleresque des Gascons, ne peut-on reconnaître des vertus très sandiennes (voir *Mauprat*, *Les Beaux Messieurs de Bois Doré...*), et un certain "donquichottisme" d'allure très espagnole (*Fanchette*, etc...). Dans les profondeurs de l'ethnie gasconne, on trouve facilement des racines celtibères – et dans le cas de Casimir, cette origine est encore plus évidente puisque sa mère était une Espagnole du Val d'Aran.

L'influence latine, les sources paysannes solides et rustiques, le climat moral

du Midi de l'Europe, du royaume du Soleil et de la Vigne, sont des traits méridionaux que George Sand a bien notés chez les Gascons.

En somme, les Gascons de George Sand présentaient, en les exagérant, des qualités bien françaises. Dans ce sens, l'Allemand Henri Heine, ami d'Aurore, a pu écrire que la France est la "Gascogne de l'Europe" (30)

*

* *

L'image de la Gascogne à travers l'oeuvre de George Sand, montre donc une réelle sympathie pour le caractère du pays et pour ses habitants. Sans doute existait-il des correspondances profondes entre ce caractère et la personnalité de l'écrivain, elle aussi riche et contrastée, quelques subtiles complicités, une connivence ou un accord secrets ?

C'est pourquoi l'estime, entre George Sand et les Gascons, fut réciproque. A la nouvelle de sa mort, en juin 1876, un poète gascon évoqua avec nostalgie le temps où Aurore cavalcadait, entre Nérac et Guilery, Buzet, Agen, Xaintrailles :

*"Elle a passé par là / Si tu vis dans l'Histoire,
C'est grâce au souvenir qui t'est cher, Guillery,
L'immortel écrivain, l'oracle du Berry,
George Sand te revêt d'un rayon de sa gloire Ç..)
La Laguè où, le soir, les écureuils vont boire,
A vu flotter au vent sa chevelure noire ; (...)
Et les grands pins, pleurant celle qui s'en alla,
Soupirent avec nous : Elle a passé par là ! ·(31)*

-
- (1) George Sand, *Histoire de ma vie. Oeuvres autobiographiques*, N.R.F., Pléiade, 1971, tome II, p. 73-75.
 - (2) *ibid.*, p. 75.
 - (3) *ibid.*, p. 76.
 - (4) Jean Balde, "George Sand au pays gascon", *Le Correspondant*, 10 sept. 1932, No 1679, p. 750,
 - (5) George Sand, *Correspondance*, éd. Georges Lubin, Garnier, 1964, t. J, p. 325.
 - (6) *Histoire de ma vie*, t. II, p. 79.
 - (7) *Correspondance*, t. I, pp. 212-213.
 - (8) *Histoire de ma vie*, t. II, p. 74.
 - (9) *ibid.*
 - (10) *Correspondance*, t. I, p. 221.

- (11) *ibid.*, p. 259.
- (12) *Histoire de ma vie*, t. II, p. 85.
- (13) *ibid.*, p. 85.
- (14) Charles Pujos, *George Sand et son mari en Agenais*, Nérac, imp. Couder; 1962, p. 51.
- (15) *Histoire de ma vie*, t. II, p. 81.
- (16) *ibid.*, p. 73.
- (17) *ibid.*, p. 75.
- (18) *Correspondance*, t I, pp. 250, 259...
- (19) *ibid.*, p. 250.
- (20) *ibid.*, p. 171.
- (21) Jean Balde, *op. cit.*, p. 750.
- (22) *Correspondance*, t I, pp. 171.172.
- (23) Le 2 mai 1848, naquit à Guillery Jeanne Dallas, dite Rose, fille de Jeanny Dalias, gouvernante, et de "père inconnu". Casimir ne pouvait reconnaître alors cet enfant sans se déclarer "bigame". Mais il en fit, à sa mort (le 8 mars 1871), sa légataire universelle, par testament olographe en date du 5 juillet 1865. Nous devons la communication de ce document inédit à l'amabilité de Maître Destouesse, notaire à Lavardac (Lot et Garonne).
- (24) *Correspondance*, t I, p. 172.
- (25) *ibid.*, p. 305.
- (26) J. Sand, *Rose et Blanche*, Paris, Dupuy, 1833, t I, pp. 272-273.
- (27) *Correspondance*, t. I, p. 221.
- (28) *Histoire de ma vie*, t II, p. 77 et p. 78.
- (29) *Correspondance*, t. 1., p. 171.
- (30) Rappelons un autre jugement, d'actualité en 1981, celui du grand Frédéric de Prusse, qui appelait les Polonais, "les Gascons du Nord", cf. *Les Etrangers à Paris* (ouvrage collectif), Paris, Charles Warée, 1844, pp. 145-146.
- (31) Faugère-Dubourg, "George Sand", dans *La Guirlande des Marguerites*, 1876, p. 227.

George Sand et Sarah Bernhardt

par Bernadette Chovelon

Après avoir claqué la porte du Théâtre-Français en 1863, Sarah Bernhardt avait providentiellement été engagée à l'Odéon, un des théâtres alors les plus vivants de Paris, les plus fréquentés par une jeunesse estudiantine ardente et passionnée. Il est amusant de savoir que lorsque Sarah s'était présentée devant ses futurs directeurs MM. de Chilly et Duquesnel, elle les avait plongés dans une certaine perplexité. En effet les échos de ses scandales à la Comédie-Française étaient parvenus jusqu'à leurs oreilles, et par son insolence accentuée d'un invraisemblable accoutrement (elle était entrée dans le bureau de M. de Chilly avec "une blouse chinoise brodée de perles, voilée, un éventail de plumes à la ceinture et sur la tête un canotier garni de cloches qui tintaient au moindre mouvement"), elle les avait amenés à hésiter avant de signer son contrat. Son premier rôle dans *Le Jeu de l'Amour et du Hasard* n'avait eu qu'un succès très moyen. Il aurait fallu des qualités de coquetterie et de préciosité que Sarah ne possédait pas encore. De plus sa maigreur était telle que le public ne voyait que ses os, et personne ne pouvait imaginer que cette jeune comédienne serait couronnée plus tard d'une gloire sans précédent. De Chilly marmonnait dans son dos: "Mile Bernhardt? une flûte pour les gens du monde et il n'y a même pas de mie !". Seule la pureté cristalline de sa "voix d'or" pouvait charmer ses rares admirateurs.

C'est alors que George Sand, indirectement ouvre à la jeune comédienne les portes du succès.

En effet, en 1868, la direction de l'Odéon décide de reprendre deux pièces de George Sand qui avaient fait salle comble en 1849 et 1864 : *François le Champi* et *Le Marquis de Villemer* et d'en confier les premiers rôles à Sarah qui écrit dans ses Mémoires : "Les jours s'égrenaient, emportant des petits espoirs déçus. Les jours naissants apportaient de nouveaux rêves ; et la vie me semblait un éternel bonheur. Je jouai tour à tour : — *Le Marquis de Villemer*, le rôle de la folle baronne, femme déjà experte âgée de trente-cinq ans — j'en avais à peine vingt et un et j'avais l'air d'en avoir dix-sept ; — *François le Champi*, le rôle de Manette dans lequel j'eus un gros succès." A l'Odéon "on ne pensait qu'à monter des pièces. On répétait le matin, l'après-midi, tout le temps, j'adorais cela", écrit Sarah Bernhardt qui ajoute "souvent pendant les répétitions on allait faire à plusieurs de grandes parties de balle au Luxembourg durant les actes où on n'était pas".

Comme la plupart des auteurs, George Sand venait assister aux répétitions.



Sarah Bernhardt dans le rôle de Mariette (François le Champi)
— Archives de la Comédie Française —

Elle était déjà âgée, précédée d'une notoriété peu commune qui poussait les jeunes comédiens à la regarder avec curiosité et respect. Sarah Bernhardt a tracé de George Sand un portrait quelque peu surprenant à certains égards pour le lecteur de 1981, mais révélateur aussi de "on-dit" chuchotés, embellis et déjà presque légendaires. Il nous montre aussi une George Sand attentive aux jeunes comédiens, bonne pour eux, voire maternelle. Sans doute avait-elle deviné la solitude affective de la jeune Sarah émue de tenir longuement sa main et voyait-elle dans ce geste une marque filiale d'affection que sa fille ne pouvait plus lui donner: "Ces répétitions du *Marquis de Villemer* et de *François Le Champi* sont restées dans mon souvenir comme autant d'heures exquises", écrit Sarah Bernhardt.

"Mme George Sand, douce et charmante créature était d'une timidité extrême. Elle parlait peu et fumait tout le temps. Ses grands yeux étaient toujours rêveurs. Sa bouche, un peu lourde et vulgaire, avait une grande bonté. Elle avait peut-être été d'une taille moyenne, mais elle semblait tassée.

"Je regardais cette femme avec une tendresse romanesque. N'avait-elle pas été l'héroïne d'un beau roman d'amour? Je m'asseyais tout près d'elle. Je lui prenais la main et la tenais le plus longtemps possible dans la mienne. Sa voix était douce et charmeuse.

"Le prince Napoléon, surnommé *Pion-Pion* par le populaire, venait souvent aux répétitions de George Sand. Il l'aimait infiniment... Mme Sand me présenta à lui malgré moi. Il regardait d'une façon impertinente. Il me déplut. Je répondis à peine aux compliments qu'il me fit et me glissai tout contre George Sand. Il se prit à rire, et s'écria : "Mais elle est amoureuse de vous, cette petite !". George Sand me caressa doucement la joue : "C'est ma petite Madone, dit-elle, ne la tourmentez pas". Et je restai près d'elle, jetant un oeil furtif et mécontent au prince.

"Mais peu à peu, je pris plaisir à l'entendre ; car la conversation de cet homme était brillante, sérieuse et spirituelle... Il a fait un jour de cet aimable Louis Bouilhet un portrait si amusant que George Sand qui l'aimait, n'a pas pu s'empêcher d'en rire en le traitant de méchant homme... Un jour un artiste nommé Paul Deshayes, qui jouait dans *François le Champi* entra dans le foyer des artistes où se trouvaient le prince Napoléon, Mme George Sand, le conservateur de la bibliothèque dont j'ai oublié le nom — et moi. Cet artiste était commun et un peu anarchiste. Il salua Mme Sand, et s'adressant au prince, il dit : "Vous êtes assis sur mes gants, Monsieur". Le prince se souleva à peine, envoya la paire de gants à terre, disant "Tiens, je croyais la banquette propre". L'acteur rougit, ramassa ses gants et sortit en murmurant quelque menace communarde." (...)

Ces petits tableaux pleins de vie nous charment ; ils restituent pour nous l'atmosphère feutrée et quelquefois cruelle des coulisses et du foyer des artistes où George Sand aimait à évoluer. Mais n'oublions pas que George venait là non seulement en auteur, mais en metteur en scène. Elle savait évaluer le jeu d'un comédien, la valeur d'un geste ou l'intonation d'une voix. Sa longue expérience de la vie et des êtres lui donnait aussi le droit de porter des jugements que, grâce à la complaisance de M. Georges Lubin, nous avons pu relever dans sa Correspondance.

Dans une lettre du 20 février 1869, adressée à MM. de Chilly et Duquesnel au sujet de sa pièce *l'Autre* qui devait se jouer à l'Odéon, la romancière écrit ; "La distribution de ma pièce ne me paraît inquiétante que pour la femme, c'est-à-dire la jeune fille. Le rôle est long et très ému. Sarah est ce que vous avez de mieux, mais on me dit qu'elle s'en va. Alors je ne vois personne (...)"

On serait tenté de penser que l'admiration de Sarah pour George était réciproque, mais une lettre de la romancière adressée à sa belle-fille Lina Dudevant Sand le 5 février 1870, nous donne une image de Sarah complètement différente "Sarah est bête à tous égards, mais elle est d'un charmant caractère". L'affirmation est quelque peu surprenante, car le caractère épouvantable de Sarah Bernhardt était presque légendaire.

Quelque temps après, toujours dans une lettre à Lina datée du 10 février, George écrit "A présent, c'est *Bâton merdeux* (Mlle Page) qui va bien et qui joue très bien. C'est la grue Sarah qui joue tout à côté. Que ces femmes de théâtre sont stupides ! ...).

Quatre jours après, son jugement est encore plus sévère sur la jeune comédienne. Elle écrit à Maurice le 14 février "Chilly et Duquesnel ne tarissent pas d'éloges. Je ne crains que Mlle Sarah qui est toquée. Mais ils jurent qu'elle ira bien". Il est probable que George n'a pas dû cacher son mécontentement à Sarah et que celle-ci a dû faire quelques efforts, car la romancière peut écrire sa satisfaction à ses enfants le 20 février "Sarah a été secouée par mes reproches du commencement, elle joue enfin une jeune fille honnête et intéressante".

L'exigence de George Sand "metteur en scène", a sans doute contribué à la formation du métier de Sarah Bernhardt. George Sand aimait les jeunes ; elle souhaitait voir leur talent se développer en s'efforçant de les aider avec une bonté et une rigueur qui ont permis de dire que sa seconde vocation a été celle d'éducatrice.

Antoine-Claude Delaborde (1)

Maître oyselier parisien

Aïeul maternel de George Sand

par J. Marillier

Malgré les détails que George Sand a consignés dans *l'Histoire de ma vie* sur ses parents et sur son ascendance tant paternelle que maternelle, elle avoue et regrette son ignorance en ce qui concerne cette dernière lignée.

Elle déplore que l'histoire se soit jusqu'alors si peu préoccupée de la vie des humbles et perde si vite leur trace. Aussi invite-t-elle artisans et paysans à faire désormais le nécessaire pour noter les faits qui concernent leur famille et ainsi "sauver de l'oubli les bonnes actions et les utiles travaux de leurs aïeux" (2).

C'est pour répondre à la fois au désir fortement exprimé par la romancière et aux buts poursuivis par l'Institut français d'Histoire sociale que nous avons été amené à rechercher les documents que nous allons reproduire. A notre connaissance, Ils sont entièrement inédits. Nous nous en tiendrons exclusivement à ceux-ci, nous bornant à rappeler pour mémoire quelques autres faits, d'ordre familial en général, consignés dans *l'Histoire de ma vie*. Précisons que si George Sand a voulu consacrer un roman aux oiseaux (*Teverino*), elle n'y a inséré aucune indication qui puisse se rapporter à son grand-père.

Estimant que l'on "est davantage..., l'enfant de sa mère" (3), George Sand eut aimé faire revivre en face de l'illustre ascendance paternelle ces membres du bon peuple de Paris dont le sang coulait dans ses veines. Contraste romantique ? Désir de plaire à l'opinion, à ses amis ouvriers et démocrates des années 48 en revendiquant hautement ses origines plébéiennes ? Qu'importe ! Il nous suffit que les faits ci-dessous soient demeurés inconnus à George Sand elle-même dont la mère n'avait que huit ans lorsque mourut Antoine Claude Delaborde.

Les documents dont nous nous sommes servis proviennent du fonds des Eaux et Forêts (4) aux Archives Nationales. Ils ne nous livrent à peu près rien sur la personnalité de l'ancêtre de George Sand mais ils nous fournissent sur sa vie professionnelle des précisions intéressantes en ce qui concerne les faits et les dates.

Sur l'activité antérieure d'A.C. Delaborde nous savons seulement "qu'il a fait plusieurs voyages d'outremer" (5). Les recherches entreprises aux Archives Nationales (Fonds de la Marine) sont jusqu'ici demeurées infructueuses. Fut-il marin ? Traversa-t-il les mers pour se livrer à la chasse ou au commerce des oiseaux exotiques dont le marché de Rouen pourvoyait les oiseleurs parisiens ? Nous ne savons.

Mais cette simple notation incite à prolonger au-delà des leçons de Deschartres et d'une précoce expérience campagnarde les origines du goût de George Sand pour les récits de son ami le Malgache (Jules Néraud).

Parmi les noms cités on trouvera celui d'Antoine Bara. Ami et collègue de A.C. Delaborde, il fut le parrain de la fille aînée de celui-ci Antoinette-Sophie-Victoire, la mère de la romancière, née le 26 juillet 1773 sur la paroisse Saint-Germai l'Auxerrois. A la différence de Delaborde qui exerça quelques années avant de mourir, le 2 décembre 1781 sur la paroisse Saint-Sulpice, la profession de maître paulmier, la famille Bara se maintint dans l'oisellerie. Elle se transporta du quai de la Mégisserie au boulevard du Temple et George Sand a précisé (6) que cette boutique existait encore, portant le nom de Bara, à la fin de la Monarchie de Juillet. Pour en terminer avec ces brèves notations familiales, nous indiquerons que A.C. Delaborde avait épousé Marie-Anne Cloquard, fille d'un maître ferrailleur. Le quai aux Oiseaux était alors aussi le quai à la Ferraille (7). Jean George Cloquard qui était établi dans le quartier du Temple y venait sans doute faire des achats. Mais ce que nous voudrions signaler en passant au sujet de cet arrière grand-père, c'est qu'un acte officiel dressé en 1804 orthographie bien son prénom : *George*.

*

* *

Le premier document appartenant au Fonds de la Maîtrise des Eaux et Forêts, dont dépendaient les oiseleurs, et concernant Antoine Claude Delaborde est celui relatif à son admission dans la communauté des maîtres oyseleurs (8).

“DU LUNDY SEPT SEPTEMBRE MIL SEPT CENT SOIXANTE SEPT

Antoine Laborde, Antoine Damerat, Louis Le Goubey, Antoine Bara, Jean-Baptiste Bertrand, François Donde, Jean-Charles Linières, tous maîtres oyseleurs par brevet du roy.

Sur les requestes à nous présentées par les nommés Antoine Laborde... tous chacun pourvus de l'un des douze brevets ou lettres de privilèges d'oyseleurs tenant lieu de maîtrise créés par l'édit de Mars 1767, vérifiés où besoin a été pour par eux être reçus et installés incontinent et sans difficultés en la dicte maytrise d'oyseleur de cette Ville de Paris. Vus les quittances du trésorier des parties casuelles du 24 /uillet dernier signées Bertin duement registrées au Controlle Général des Finances, scavoir celles desd Laborde, Damerat, Legoubey, Bara, Bertrand le sept aoust dernier,.. Vu aussy les quittances du Receveur des Aumônes de l'Hôpital Général délivrées à chacun d'eux par Duchesne le sept septembre présent mois, il nous plut les admettre à faire l'exercice et commerce de l'oysellerie en cette Ville de Paris sur quoy ouy leprocureur du Roi en ses conclusions. Ordonnons que lesd brevets seront enregistrés en notre greffe pour être exécutés selon leur forme et teneur. En conséquence avons admis et admettons lesd Antoine Delaborde..... à faire l'exercice du commerce de l'oisellerie en cette Ville de Paris, en conséquence avons d'Iceux pris et reçu le serment en tel cas requis et accoutumes et iceux reçus en lad qualité de Maîtres oyselleurs de cette Ville de Paris à l'effet par eux de jouir du droit accordé par lesd. brevets et lettres de privilèges suivant

les intentions de Sa Ma/esté, de même et ainsi que les autres maîtres oyseleurs par nous cy devant reçus leur enjoignons de se conformer en l'exercice et commerce de l'oysellerie à l'ordonnance des Eaux et Forêts du mois d'août 1669. Ensemble observer les statuts de lad. communauté arrêts et règlements intervenus depuis sur cette matière sous les peines y portées. Ce fut fait et donné...

Le texte ne porte pas l'indication de la finance qui avait été exigée des candidats. D'autres pièces du dossier montrent que les droits exigés s'élevaient en 1767 à 150 Livres pour le Trésor et à 3 Livres pour l'Hôpital Général.

Nous voyons Delaborde participer dès le 4 janvier 1766 à l'élection des jurés de son métier ; de même en juillet 1770 et à Pâques 1772. Le 15 juillet 1774 Delaborde, Bara et leurs collègues font "opposition à la nomination en qualité de maître oiseleur du sieur Desjardins maître tailleur d'habits" qui a épousé la veuve de "Toussaint Bruère ancien maître et juré de ladite communauté".

La même année le "jeune maître" s'est acquis une assez grande réputation parmi ses collègues pour songer à briguer un des deux postes de jurés à pourvoir. Louis Le Goubey nommé à la maîtrise en même temps que lui l'avait précédé dans cette charge. Une inimitié existait-elle entre Le Goubey et Delaborde ou entre le premier et un autre candidat Adam père ? Nous ne pouvons préciser. Mais en juillet 1774 Simon Peaugé, Louis Le Goubey, jurés sortants, et Ange Auguste Château, adressent au procureur du roi une dénonciation verbale puis une dénonciation écrite pour signaler les manoeuvres auxquelles se livreraient Adam père et Delaborde pour capter les suffrages. L'énoncé des faits incriminés étant repris dans la requête du procureur nous nous bornerons à reproduire le texte de celle-ci (9).

A M. le Maître particulier en la Maîtrise des Eaux et Forêts de Paris — ou Monsieur son lieutenant.

Remontre le Procureur du Roi, qu'il aurait été instruit par une dénonciation précise déposée au greffe que l'élection prochaine de deux nouveaux jurés de la communauté des Maîtres Oiseleurs de cette ville, pour remplacer les deux anciens dont l'exercice est sur le point de finir donnait lieu à diverses brigues et cabales pour assurer le nombre desd. suffrages à aucuns maîtres de lad. Communauté au préjudice de leurs confrères. Que le principal auteur de ces brigues et menées abusives était le nommé Bertin l'un desd. Maîtres lequel conjointement avec le Sieur Adam père autre Maître de lad. Communauté aurait été solliciter tous les Maîtres de lad Communauté de donner leurs voix d'abord au S. Adam fils et au S. Laborde et que cesd. propositions étaient accompagnées de promesses de régaler les votants et de donner chacun deux louis pour le repas si la nomination se faisait à leur gré. Qu'il se serait tenu diverses assemblées clandestines à l'effet de captiver lesd. suffrages, une première à la Nouvelle France, au Roi d'Yvetot (10) chez le S. Testard marchand de vins et une seconde le vendredi vingt-deux du présent mois au Cabaret vis-à-vis le Méridien du Pont au Change où il aurait été question de faire tomber k choix sur La Borde et sur Adam père au lieu d'Adam fils.

Qu'il était de son ministère d'arrêter pareils abus et d'en faire punir les auteurs. Que les intérêts de lad. Cté. exigeaient de plus qu'on écartât du droit de l'élection et du droit de voter tous ceux qui auraient participé à de pareilles brigues et qui auraient été présents à ces assemblées illicites.

A ces causes requiert qu'il lui soit donné acte de la plainte qu'il nous rend contre lesd S. Bertin et Adam père Maîtres Oiseleurs et autres leurs fauteurs et adhérents desd. faits ci-dessus. Qu'il lui soit permis de faire informer sur icelle desd. faits, circonstances et dépendances pour lad, information faite et le tout à lui communiqué être par lui pris lettres, conclusions qu'il avisera.

Cavalier de Laguillaumye

Illisible

Acte de la plainte — permis d'informer au Palais à Paris le 29 juillet 1774."

Le même jour intervenait une décision portant "Remise 'de l'élection des jurés oiseleurs à la demande du procureur du Roi". En réalité, les maîtres oiseleurs avaient déjà procédé au vote. Delaborde avait obtenu 20 voix. Adam père 18 mais l'élection n'avait pas encore été validée par la Maîtrise des Eaux et Forêts.

(à suivre)

Cet article de J. Marillier a été publié pour la première fois dans la revue Actualité de l'Histoire N° 14 (1956)

-
- (1) Les documents indiquent indifféremment: Laborde – La Borde – De Laborde – Delaborde. Nous nous sommes tenu à cette dernière orthographe qui a été fixée par les actes d'état civil pour la mère de George Sand.
 - (2) George Sand, "Histoire de ma vie", in *Oeuvres autobiographiques*. Paris. La Pléiade, 1971. 1ère partie, chap. II, p. 29.
 - (3) George Sand, "Histoire de ma vie", chap. I, p. 15.
 - (4) Archives Nationales – Z le 215 – Z, le 306 – Z Le 313.
 - (5) Bibliothèque Historique de la Ville de Paris.
 - (6) George Sand, op. cit., I, 16. Le prénom d'Antoinette porté par la mère de George Sand se rapporte donc plus à son parrain et à son père qu'à la future reine de France.
 - (7) Voir la pittoresque description de L. Sébastien Mercier. "Tableau de Paris".
 - (8) A.N. – Z le 215. Registre de Maîtrise des Eaux et Forêts – 1765-1777.
 - (9) A.N. – Z le 306.
 - (10) Rue Rochouart (sic) paroisse de Montmartre

Lettres de George Sand et de Solange Clesinger

Nous reproduisons intégralement ici deux lettres échangées entre George Sand et sa fille. Celle de Solange est inédite. Nous la devons à l'amabilité de M. Lubin. La réponse de George Sand est publiée dans le tome XV de la Correspondance, p. 43. Il nous a semblé que ces lettres apportaient un certain éclairage sur les rapports difficiles et douloureux entre la romancière et sa fille.

SOLANGE CLESINGER A GEORGE SAND

A Madame la Baronne Dudevant
en son château de Nohant.

Aix-les-Bains, 31 juillet 1858.

Comment, ma pauvre mignonne, tu es bien malade et tu ne me le fais pas savoir ! Qu'est-ce que tu as donc eu ? Angèle ne le savait donc pas ? Une lettre d'Ernest me dit que tu allais bien quand elle a quitté le Berry. Et Maurice qui ne me dit pas non plus quel mal t'a fait tant souffrir. Es-tu bien guérie au moins ? Ne te presse pas trop de reprendre tes habitudes et de te remettre au travail, de peur de rechute. Soigne-toi bien, ménage-toi beaucoup. Dans les convalescences on va plus vite en allant lentement. — Fais moi, je t'en prie, donner de tes nouvelles de suite par Maurice ou Lambert.

J'ai écrit, à notre ami que s'il voulait faire la demande en question je m'en chargerais et que j'irais même à Paris, s'il le fallait pour la réussite. Il est bien certain qu'il n'y a rien à tenter sans cette demande de sa part. De plus je pense qu'il ne faudrait s'adresser qu'à M. de Langle et ne pas remonter plus haut où nous avons déjà fait connaître beaucoup le nom de notre ami. La remémorance (*sic*) de nos menées à son sujet pourrait lui nuire. M. de Langle c'est sûr. Le ministre français à Turin, et le secrétaire général de M. de Cavour, ont offert de donner les meilleurs renseignements sur George. S'il ne revient pas, c'est donc qu'il ne le veut pas. Il craint l'opinion de ses collègues

et met une fierté mal entendue à mon avis, à demander à ceux qui l'ont expulsé. Il voudrait qu'on lui en fit l'offre. Ça ne se peut pas et ne se fera jamais.

Mon projet de travail sur le Piémont est bien délabré. La besogne ne me serait point donnée toute mâchée. Le comte Alfieri ne me donnerait de notes que sur ce qui concerne l'instruction publique, et encore ces notes devraient-elles être toutes *dévirées* par moi, car en politique, en morale, et en un tas d'autres choses, j'ai des idées diamétralement opposées à celles du Comte. De plus les notions scientifiques et industrielles seraient impossibles pour moi à puiser dans des livres. Le peu de traités que l'on trouve dans ce pays, est comme de juste en italien, langue que j'ignore parfaitement. Et puis enfin, le comte Alfieri qui m'aurait dirigée un peu dans ce travail est fort malade et vient de partir pour la Toscane chercher une santé qu'il ne retrouvera jamais, le pauvre diable ! Je suis très inquiète de lui. C'est une mine que cet homme, le premier coup de vent le fera crouler. Je n'écrirai pas comme Mme du Deffant sur le Président Heynau (*sic*) "Le président ne passera pas l'hiver. Cela apportera quelque changement dans mon existence." Mais je dirai que si le Comte Alfieri s'en allait, je perdrais l'ami que j'aime le plus et celui qui m'aime comme il aurait fait bon pour moi de l'avoir été toujours.

Il y a des gens qui m'adorent, qui sont prêts à me tout sacrifier mais qui me perdraient, si je les laissais faire. Le Comte Piémontais est un égoïste, un coeur qui pense d'abord à lui, mais qui, lorsqu'il a fait sa part, songe à celle des autres et la leur ménage la plus belle possible. Son intérêt mis en réserve, il devient très dévoué.

Il y a tant d'égoïstes qui ne songent qu'à eux, rien qu'à eux, toujours et éternellement à eux, qu'il faut savoir gré à celui-ci de ne penser à lui que seulement d'abord. Il pourra me rendre de grands services, mais il ne fera jamais le plus petit sacrifice pour moi, non plus que pour personne au monde. Cependant, il ne me verrait jamais tomber à terre, sans me ramasser et si j'étais à relever c'est certainement lui qui le ferait. Ses conseils sont les meilleurs parce qu'ils sont les plus honnêtes. Aussi sont-ils inexécutables.

Puisque j'en suis à parler de moi, je voudrais répondre à ton avant-dernière lettre. Tu me demandes ce que je cherche et tu m'offres de m'aider à trouver la clef qui doit m'ouvrir la porte qui enferme mes espérances. Hélas je n'ai plus d'espérances, pas même de désirs et je ne cherche absolument rien. J'ai cherché tant de choses dont je n'ai jamais trouvé la moindre, que j'ai pris le même parti que Diogène. J'ai éteints (*sic*) ma lanterne. J'ai cherché le bonheur.

J'ai trouvé le- malheur. J'ai courru (*sic*) après l'énivrement des passions, je n'ai rencontré qu'égoïsme, lâcheté, mensonge et légèreté. J'ai brigué les consolations de la tendresse, mais il fallait les acheter si cher et s'y fier si peu que j'ai dû y renoncer. J'aurais fini par aller, comme M. De May, la chercher au fond d'un puits. J'aurais désiré l'amitié des femmes, de ces êtres délicats, sensibles et dévoués. Mais l'amour qui les rend sublimes, les abandonne bien chétives, bien mesquines à l'amitié ! L'envie, la perfidie, la susceptibilité, la couardise et les exigences, voilà le tribut qu'elles lui payent.

Enfin je me suis rendue au Bon Dieu qui n'a point voulu de moi et ne m'a pas éclairé de sa Grâce.

Mais je n'irai pas frapper la porte du Travail utile, qui ne s'ouvrirait pas pour moi. Je suis lasse de quêter partout. Je me repose de mes peines passées. J'ai assez souffert pour en avoir le droit. Le temps m'est lourd, mais je m'efforce à ruser, à le tuer. Il y a pourtant des jours où je perds la patience et où je trouve que la fin se fait trop attendre. Ces jours-là je voudrais travailler pour me distraire (les folies ne m'étourdissent plus), mais que peut-on faire en un jour ! J'essaie, je ne réussis pas, je me décourage. Je n'ai personne pour me guider, pour m'éclairer, pour me soutenir. Mors le spleen me prend, j'ai envie de me jeter à l'eau. Au moment où je m'y en vas je rencontre toujours quelqu'un qui me barre le passage. Si c'est un ami, il me sermonne ; et la tocquade du couvent me reprend. Si c'est un sot et un indifférent, je fais une bonne sottise, qui ne remédie à rien, mais me procure pendant une heure un rire nerveux qui m'empêche de pleurer. Les remords, le repentir viennent après. Tout cela occupe et le temps passe ! Toute la question est là pour moi, passer le temps

Mes amis s'étonnent de me trouver serviable et prête pour un rien aux plus grands dévouements. Les sots qui ne voient pas que c'est par désœuvrement ! Je fais le bien pour faire quelque chose, et de préférence au mal, simplement parce que j'ai de bons instincts et qu'on m'a appris qu'il fallait aimer l'un et détester l'autre. Il n'y a donc pas à m'en savoir gré. Je ne suis pas coupable de la préférence.

Tu veux le mot de l'énigme de mon être. Je crois qu'il n'est pas difficile à donner. Les événements font les hommes ou tout au moins les modifient, les changent. Quand je me suis mariée, j'étais un enfant gâté, sans aucune notion, aucune idée de la vie. Si j'avais épousé un brave homme, intelligent, ferme et doux, si j'avais été unie à Ernest, j'aurais certainement fait la meilleure, la plus tranquille, et peut-être la plus bourgeoise des femmes. J'ai eu au contraire pour mari, un sacripan, un forcené, une bête sauvage et stupide. J'ai été démoralisée toute jeune, à mon entrée dans ma vie, par cet homme méchant et insensé. J'ai perdu la tête, je suis devenue folle. A l'enfant gâté, a succédé l'être extravagant, faussé, absurde, l'oeuvre du *sculpteur*.

Puis le malheur est arrivé, le grand malheur, la pauvre petite fille qui s'en est allée. Alors désespérance, abandon, renoncement complets. Après les premiers cris de désespoir, les premiers sanglots, la réaction s'est faite. Je savais que je ne trouverais de secours nulle part. Un courage furieux m'a prise, une volonté opiniâtre à tout détruire en moi santé, jeunesse, intelligence, coeur, réputation, existence. J'ai tout sapé, tout brisé à coups de hache, avec une vigueur, une énergie, un parti pris, une persistance qui méritaient bien quelque éloge chez une femme. J'ai réussi, j'ai même failli mourir plusieurs fois. Et quand tout a été renversé, j'ai attendu. J'attends encore, hélas !

Après la folle, a donc paru l'être désespéré qui brave tout parce qu'il n'a plus rien à craindre et qui méprise trop le monde, pour l'aimer ou pour le haïr.

Voici, ma mère, le mot de l'énigme qu'on appelle votre fille. Enigme bien

jalosée pourtant des femmes, bien désirée des hommes, bien vilipendée, bien calomniée par les deux sexes, et trop adorée, trop prônée, trop exaltée par quelques rares amis qui s'attribuent le mérite de l'avoir devinée et comprise.

De tout cela qu'est-ce qui me profite ? Rien. Je suis comme le juif errant, marchant par monts et par vaux, la nuit en rêve, le jour en réalité, jamais ni riche ni pauvre et ne pouvant pas plus mourir de faim que reposer ma tête quelque part. C'est une existence odieuse, quand on a la santé délabrée, l'esprit las, le coeur fermé sur des morts — une existence qui ne peut finir que par le suicide — ou le couvent si la grâce vient. Plus la sagesse viendra, et plus la situation sera désolante.

Ernest m'a vue de près à Turin ; il me connaissait peu avant ; il s'est mis à me regarder, à s'éprendre d'amitié pour moi. Il m'a prise en intérêt, en pitié, en *admiration* même. Il me cherchait des solutions meilleures — et revenait toujours à la même. Le travail, le Berry, toi et lui.

Le travail pour l'esprit;
Le Berry pour la santé;
Toi pour le coeur.

Lui, c'est-à-dire sa famille, l'appui, le soutien, *la réhabilitation*. Il n'a jamais osé me dire ce dernier mot, il ne l'a peut-être même pas pensé — il le traduisait par la *défense*. Il a mis à ma disposition la maison que Mme Bernard a léguée à Georget. Elle est meublée. Je peux y aller demain si je veux, je pourrais y être depuis deux mois. Mais *lui*, où est-il? en exil! Et Toi? Tu ne me veux supporter ni chez toi, ni dans tes environs. C'est donc un rêve, une utopie! Alors comme le héros d'un de tes romans, je ramasse mon bâton blanc et je recommence à marcher ! Puissé-je ne pas marcher longtemps encore, car je suis bien lasse !

Ernest est un excellent et digne ami. J'avais en lui un véritable frère, utile non seulement par le coeur mais encore par l'esprit. Lui et le Comte Alfieri m'ont fait beaucoup de bien, en me tenant les mêmes discours, dans un langage différent. Tous deux m'ont témoigné le plus tendre intérêt — avec cette différence pourtant qu'Ernest est supérieur au Comte de toutes façons.

Tu me demandes comment il se fait que j'aie renoncé au séjour de Paris? c'est bien simple. C'est là que tous mes malheurs m'ont atteinte, j'y ai les plus tristes, les plus cruels souvenirs. Pourquoi m'obstinerais-je à une patrie si méchante? Les succès ne m'y faisaient point défaut ; je n'en ai jamais tant eu que cet hiver où j'ai vécue très retirée, tout à fait dans mon coin. Plus on se cache, et plus l'on vous cherche. Mais toutes ces fêtes de la vanité ne me disaient plus rien. J'en étais lasse, excédée. C'est si vide ces plaisirs-là! La personne qui m'a le plus influencée pour me faire désertier Paris, c'est le comte Alfieri. H prétend que je n'y ferai jamais rien de bon, qu'aucune ville ne m'est plus pernicieuse, à cause précisément de cet entourage nombreux et brillant qui m'envahit, qui me prend mon temps au point que je n'ai plus celui de dormir et que j'en tombe malade comme la dernière fois. A Paris je crache le sang continuellement et au bout d'un certain temps cela me maigrit et m'épuise d'une façon extraordinaire: c'est une autre raison pour le fuir.

Je crois que je t'ai dit sur ce qui me concerne, tout ce qu'il était possible. La *clef*, c'est un gîte, le repos, l'affection, en un seul mot : la famille. C'est une chose qui ne se fabrique point et qu'on ne peut se créer à soi-même, quelque bonne volonté qu'or y mette.

Cette lettre est interminable. Je t'en demande pardon. Soigne-toi je t'en prie et fais moi donner bien vite de tes nouvelles, chez moi à Paris. J'y serai probablement dans quelques jours. En tout cas je ne serai plus à Aix.

Dis à Maurice que je me suis occupée de ce qu'il me demande mais que je ne lui réponds pas de lui être bonne à quelque chose car il s'y est pris trop tard pour me le dire. J'ai écrit en Italie pour cela: mais à distance et par lettres, je serais mal comprise, mal servie. Enfin, on verra.

A Lambert tout plein de tendresses.

Adieu, ma chérie, je t'aime et je te bige.

S.

Aut., 8H. V.F. Fonds Sand, K 242.

GEORGE SAND A SOLANGE CLESINGER

Nohant, 18 août 1858.

Je ne sais plus où te prendre puisque te voilà à Baden quand je te croyais à Paris. Mais je pense que l'on te renvoie exactement tes lettres. J'ai relu attentivement celle où tu expliques à ta façon le problème de ta vie, rejetant tout sur le caprice de la destinée et l'injustice des êtres qui ont agi directement sur la tienne.

Non, non, ma fille, cela n'explique rien et n'excuse rien, Ce parti-pris de mal penser et de mal faire envers toi-même est plus ancien que ton mariage, et enfant, tu t'en prenais à tout le monde : à moi, à toi, à ta propre santé que tu essayais déjà de détruire, à ton bonheur de famille que tu n'as jamais compris ni goûté et que tu regardais comme un joug et un ennui. Toi, nous regretter! mais non, ma pauvre enfant, tu l'as rendue impossible, cette vie de famille, tu l'as déchirée à beaux ongles, tu l'as sans cesse raillée et dédaignée, et tu n'as pas craint, à la dernière tentative que j'ai faite pour te guérir l'âme et le corps, de souffler ton nid par une fantaisie des plus mal placées. Je ne peux prendre la responsabilité de pareilles escapades, et je te l'ai dit alors, tant que tu ne seras pas transformée et rendue à la raison, je ne te souffrirai pas sous mes yeux, sous mon toit, faire scandale et désespoir dans ma vie. C'est bien assez que je sache, par tes demi-aveux et par de tristes certitudes, maintenant acquises, que tu veux marcher dans ce chemin-

là encore un temps. Combien de temps, hélas ? j'espère toujours que tu t'en lasserai. Mais tes lettres si échevelées et presque *cyniques* sous leur grâce railleuse, me montrent bien que nous ne nous entendrions pas encore. Ou le scepticisme que tu affiches me tuerait, ou je m'indignerais à chaque instant contre toi. De loin, du moins, je te plains, et j'espère. Tu dis que je ne veux te souffrir ni chez moi ni près de moi, non certes, avec *des amants* ! Si tu t'étais établi dans mon voisinage avec ce train de vie que tu essayais d'établir à la maison il y a 2 ans (1), je quitterai la partie, je m'en irai vivre ailleurs. Je ne veux pas sanctionner par une tolérance honteuse, une manière d'exister qui est comme une protestation cruelle et audacieuse contre l'amour vrai, la chasteté, la probité de l'âme, toutes choses auxquelles je crois encore sous mes cheveux gris, et que tu traites d'illusions et de billevesées. Je comprends et j'ai connu le doute en matière de morale et de religion. Qui n'a connu cette maladie? Mais le doute que l'on combat en soi-même est une épreuve: celui que l'on cherche, que l'on caresse, et que l'on proclame en se jetant gaîment et résolument dans le mal, est un vice de l'esprit et du cœur. Depuis quand donc le malheur est-il une excuse à la perversité des idées, à l'égarement, à l'oubli de soi-même? Eh quoi, toutes les femmes mal mariées, toutes les mères qui ont perdu leur enfant ont le droit de dire — *Je fais avec le premier sot ou l'indifférent que je rencontre une grosse sottise, cela me donne une heure de rire nerveux, le regret et le remords viennent après mais cela occupe et le temps passe?*

Ce sont là tes propres expressions (2). Eh bien mon enfant, elles sont affreuses, et la pitié tendre à laquelle les douleurs de ta jeunesse semblaient te donner droit, s'effacera chez les âmes honnêtes pour faire place au dégoût. Tu te consoles de ta mauvaise réputation en te disant *enviée des autres femmes*. Quelles sont donc ces femmes qui envient ce laisser aller déplorable des instincts et cet oubli de la dignité humaine? Ce ne peuvent être que des drôlesses, qui ne méritent pas le nom de femmes.

— Tu le sens bien toi-même, car tu les déchires de toutes les griffes de ton sarcasme mais tu éprouves, dis-tu, un désespoir qui va jusqu'à la pensée du suicide. Eh bien, cela je n'en crois rien. Tu poses ce désespoir avec beaucoup d'art devant les gens naïfs à imagination vive, et tu en fais tes admirateurs et tes dupes, mais cela ne réussit qu'un moment. En te voyant rire le lendemain de tes pleurs de la veille, personne ne s'attachera véritablement à ta destinée, personne, si simple ou si engoué, ou si ébloui qu'il soit (car je crois que tu joues ce drame intime avec tous ceux que tu peux empoigner, et que tu le joues fort bien) personne ne pourra se persuader longtemps que la honte du mal et le regret du bien habitent réellement une âme qui retourne au diable avec des allures si cavalièrement réjouies. Quand on a le désespoir au cœur, on quitte le désordre, on cherche une affection vraie, on s'efforce de la mériter et on s'y tient. Rien ne sert de maugréer contre *messieurs les hommes* (3), comme tu le dis. Ils ne valent ni plus ni moins que nous et pour les maudire de leurs trahisons, il faut être irréprochable soi-même.

Il est temps encore, ma fille, il est toujours temps. Dieu ne repousse personne, et c'est une lâcheté de dire : Il n'a pas voulu de moi. Le vrai, le bien, le juste ont beau paraître étouffés en nous, il y a toujours une étincelle que nous pouvons ranimer et Dieu nous aide toujours. Tu parles de dévotion catholique, de couvent? Soit, si tu t'y jettes sincèrement. Mais tu l'as essayé et tu en as fait un calcul et puis un jeu. N'importe : si la

foi te vient, *get thee to a nunnery* (4) comme dit Hamlet à Ophélie. Cela vaudrait mieux que de jouer avec ton âme comme un chat avec une souris.

Je suis malade de t'écrire tout cela. Mon foie devient gros comme une tête quand je creuse cet abîme. Tu dis que tu ne sais rien de ce que tu veux faire, que tu iras ou ici, ou là ; arrête-toi, arrête-toi, n'importe où ! que ce soit dans un palais, dans une église, ou dans une petite chambre d'auberge, tu y trouveras le repos et la force, le jour où ta conscience te parlera.

Voilà ce que je t'écris ! Quand j'essaie de te le dire, tu ris ou tu te fâches, et tout finit par des reproches amers que tu m'adresses, comme si ce beau catéchisme de folie que tu t'es arrangé était mon oeuvre. L'oeuvre inutile et désolée de ma vie a été de le combattre chez toi, et chez tous ceux qui en affichaient un semblable, je ne me lasse pas de poursuivre et de chanter *l'idéal* sur tous les tons, je mourrai en y croyant, car je lui aurai dû les meilleurs mouvements et les plus saines heures de ma vie ; et pourtant, ma fille, j'ai été aussi malheureuse que toi, ne fût-ce que par toi, hélas ! Ton enfant tenait à mes entrailles autant qu'aux tiennes, et j'avais en outre, une prédilection de coeur pour elle. Moi aussi, j'ai vu dix fois ma vie brisée et le suicide m'a poursuivie comme un vertige, des années entières. Mais j'ai raisonné *dur* avec moi-même et Dieu m'a toujours assistée. Malheureusement je n'ai pas d'influence sur toi, je n'en ai jamais eu. Tu ne m'as jamais réellement aimée, et bien souvent tu m'as ouvertement et violemment haïe. Cela je l'ai pardonné, mais mes entrailles n'ont pu en oublier la blessure et je sens bien que l'effusion ne renaîtra entre nous que lorsque tu auras changé ta vie. Mors tes yeux s'ouvriront, tu comprendras mes indignations maternelles et tu ne les traiteras plus de caprices maladifs, tu déchiffreras cette énigme de ton existence que je comprends moi, depuis ton affreuse lettre.

Quand tu croiras en toi-même j'y croirai aussi, mais, en attendant, parlons d'autre chose que de ta soif de vivre auprès de moi, où tu t'ennuies si profondément. Ton amabilité me fait du mal quand je me rappelle l'amertume et le dénigrement qu'elle couve. Ah ! si tu m'aimais, tu t'aimerais toi-même, tandis que tu nous assassines tranquillement toutes les deux ! (5)

-
- (1) Nous n'avons pas le mot de cette énigme, à moins qu'il ne s'agisse de l'incident qui va être évoqué plus loin.
- (2) Solange avait amené son amant Alfred Seymour à Nohant, du 8 au 10 septembre 1856.
- (3) La citation n'est pas tout à fait littérale, mais presque.
- (4) La diatribe contre les hommes est dans la lettre du 13 (B.N., N.a.fr. 14280, fol. 191-193). C'était à propos de l'abandon de Mme Arnould-Plessy par le prince Napoléon.
- (5) Va-t-en dans un couvent (Hamlet, acte III, scène 1).
- (6) Solange a dû détruire l'original. Ici nous n'avons qu'une minute comportant de nombreuses corrections, ratures, ajouts. On pourrait douter de l'expédition de la lettre à la destinataire, si l'on n'avait la réponse de Solange, du 28 août En voici quelques lignes:
 "Cette lettre est bien dure, elle est cruelle et faite pour exaspérer tout à fait, au lieu de ramener, d'encourager. (...) Cette lettre est désespérante. Tu te trompes du tout au tout sur mes dispositions présentes, sur mes intentions. Suis-je d'ailleurs un si grand coupable? Je ne le crois pas. Je n'ai jamais fait de mal qu'à moi (...) Tu veux espérer. Eh bien, espérons! Toi un heureux changement dans mon existence, mois plus d'indulgence dans ton coeur." (BN.,N.a.fr. 14280, fol.197-199).

COMPTES RENDUS

George Sand, Correspondance, tome XV (juillet 1858 - juin 1860)
Georges Lubin - Editions Gamier 1981

Avant de se risquer sur la mer sandienne pour la quinzième fois, l'on est tenté de regretter le temps des amours fauves, des vertes utopies et de la rouge politique. Qu'a-t-on à faire avec Octave Feuillet, Paul de Musset voire Ernest Feydeau I Rien ou peu de choses, se dit-on. Illusion d'avant lecture. Dès que commencent à se dessiner les réseaux de cette correspondance toujours recommencée, le miracle se produit une nouvelle fois. Jamais ne s'est mieux imposée la validité d'une correspondance *générale*. Mieux que par le plus méticuleux des biographes se tisse l'étoffe d'une vie dans la succession de ses péripéties mais aussi dans la simultanéité de ses contrastes. Le moindre billet signifie s'il jalonne le parcours d'une relation dont nous suivons le développement comme une aventure. La présence de Sand est si forte, si unificatrice que la bigarrure des sujets, des préoccupations voire des aversions ne nuit pas au mouvement de l'ensemble ; le charme opère fait d'attente et de sympathie. Le mot cher à Gide *d'empathie* dirait mieux cette quasi identification.

La retraite à Nohant a-t-elle donné un autre timbre à cette grande vie chaleureuse ? Jamais autant que dans ce volume je n'ai ressenti pareille impression d'intimité. Cela vient peut-être de cette ouverture en mineur qui donne leur ton douloureux aux premières lettres alors que Sand se relève de coliques néphrétiques qui la laissent presque prostrée mais toujours amicale. Le retour de certains thèmes presque obsessionnels — la vieillesse, le souvenir de Nini, la nécessité et la joie du labeur quotidien — impose souvent une gravité au propos qui fait mieux mesurer la tonicité foncière du comportement. Le hasard des rapprochements juxtapose par exemple dans une rigoureuse chronologie d'émouvantes condoléances aux Hetzel et des remerciements à la réception d'un colis de victuailles. Ce parfum de truffes que l'on hume là est si entêtant que l'on en veut à Victor Borie, pourtant évoqué à plusieurs reprises de "plaisir de gueule" de ne pas être aussi officieux que Poncy, pour le jour de l'an 1860 ! Le mélange des genres est la loi de ce foisonnant recueil. La quête empressée d'une propriété pour Lemoine-Montigny nous vaut cette désopilante et alerte saynète : "Allons ! impossible de retrouver la lettre de ce maudit notaire. Je crois que ma chèvre l'a avalée vu que je la faisais déjeuner (*la chèvre*) pendant que je l'ai reçue, *la lettre* !". Les démêlés avec le directeur du Vaudeville au nom courtelinesque de Lurine ne méritent d'être traités de "M. Lapisse"... Mais l'incroyable capacité créatrice de George Sand — dans ces deux ans *Narcisse, Flavie, Jean de la Roche,, Constance Verrier, La Ville Noire, Marguerite de Sainte-Gemme* et l'avortée *Tout pour elle*, deux brochures *la guerre* et *Garibaldi*, pour ne citer que

l'essentiel —, son inlassable dévouement aux exilés ou aux plus ordinaires amis, l'intérêt bienveillant qu'elle porte aux gloires naissantes — Fromentin, les Goncourt notamment — les tribulations de l'insupportable Solange, les projets matrimoniaux de Maurice, un voyage en Auvergne alimentent une production épistolaire qui stupéfie par sa richesse et sa variété. On sourit devant la naïve satisfaction de la romancière quand Maurice reçoit la Légion d'honneur, alors que plusieurs lettres témoignent d'une sévérité lucide à l'égard de la politique impériale. Mais l'on reste confondu devant la sottise et la méchanceté des attaques qu'*Elle et Lui* provoquent, sans parler de l'affaire Breuillard ou du procès de Chinon où la bêtise bourgeoise se déchaîne contre le dangereux auteur de *Champi* ! Mais ce déferlement et la crise de la librairie trouvent George fidèle à ses travaux forcés où se retrempe sa conscience et sa fierté de femme indépendante et d'écrivain au service de la dignité de l'homme. Au centre de la période couverte, 1859, dont George Sand trace le 4 janvier 1860 le triste bilan : "M'a-t-on assez insultée, calomniée, l'année qui vient de finir ?" Sa dignité calme en impose et ce qu'elle appelle son "impersonnalité" la protège du découragement. Il reste en outre ce génie de l'amitié que la *Correspondance* nous a rendu familier. Ses conseils aux jeunes écrivains d'une sollicitude lucide le plus souvent, une fois la part faite à la fraîcheur de l'impression et à l'absence de recul, sont l'occasion de jugements sur son art, parmi les plus précieux que nous ayons d'elle, d'une modestie encore une fois admirable. Sérénité et indulgence se décèlent aussi quand les hasards de la polémique ou des rencontres amènent Sand à préciser, mieux encore qu'au moment de sa rédaction et de sa publication le parti pris esthétique et éthique de l'autobiographe *d'Histoire de ma vie*.

Au fil des volumes les épithètes manquent pour qualifier l'admiration qu'inspire le labeur exemplaire, persévérant et fructueux de Georges Lubin. Le tome XV qu'il nous offre aujourd'hui n'est pas indigne des précédents: moisson abondante 699 lettres de George Sand et 5 traités, à peine 163 lacunes (et 168 comme l'indique une arithmétique trop modeste) ; 538 numéros inédits et 67 partiels ! Comme de coutume on s'émerveille à chaque page de la subtilité avec laquelle telle datation est justifiée (NO 8409, NO 8492), discutée, fut-elle de George Sand elle-même (la lettre à Augustine de Bertholdi du 2/1/60 et non du 2/1/59), (la recommandation pour Plouvier du 22/6/1860 qui est sans doute du 22 mai), rectifiée (14 août pour 14 avril 1858). Telle destinataire établie (NO 8395, 8283), tel faux définitivement dénoncé (une prétendue lettre à Mérimée du 27 avril 1859, p. 569 n.) et je cite quasi au hasard. Il faut le sadisme du désespoir pour trouver enfin Macauley pour Macaulay (p. 775), Dickens prénommé Claude à l'index, honneur de la lumière pour l'horreur (p- 622)...

L'hiver de 1860 paraît avoir été frère du nôtre : "Quel temps nous avons eu ! (...) C'est à croire le bon Dieu fou. Et dans le monde politique, il se passe aussi trente-six sortes de temps." Pour comble "le printemps est dans un retard *heureux*, dit-on, mais pas gai." Grâce à Georges Lubin, nous pouvons l'illuminer, selon la formule si belle de Hugo à la flamme de George Sand.

Jean-Pierre Lacassagne

George Sand, par Aline Alquier

Collection "Femmes et Société" - Editions Martinsart, Paris 1980

En une cinquantaine de pages qui ouvrent la collection "Femmes et Société", Aline Alquier réussit le tour de force de présenter l'essentiel de la vie et de l'oeuvre de George Sand. Si de nombreux biographes ont déjà tenté cette entreprise, Aline Alquier va beaucoup plus loin. Le dernier chapitre intitulé "une nouvelle manière d'être femme", détruit certains lieux communs encore trop souvent répandus que cette édition à tendance féministe se veut de rappeler.

A ceux qui reprochaient à George Sand "de dépendre pour ses idées de l'homme qu' "elle aimait", Aline Alquier répond que George Sand "emprunte partout sauf à ses amants". Et de citer Musset avec qui elle ne partage que certains goûts et quelques mythes, Michel de Bourges dont elle réproouve les idées violemment excessives, ou Chopin qui désapprouvera à peu près constamment son action publique. Ceux qui l'ont profondément influencée ont été ses amis, c'est-à-dire Lamennais, Leroux et surtout Liszt.

Aline Alquier souligne ensuite fortement la mission d'éducation populaire dont la romancière s'est sentie investie. Pour réaliser cette vocation, George Sand a utilisé trois canaux le roman qui pour elle "devrait remplacer la parabole", puis la promotion d'une sorte d'élite ouvrière qu'elle a favorisée avec ardeur, et enfin le théâtre qui lui paraissait le moyen le plus didactique pour faire connaître une humanité déshéritée et en appeler concrètement à la fraternité.

Ceux qui font de George Sand un porte-bannière du féminisme, seront déçus par l'affirmation d'Aline Alquier : "Féministe en fait, l'écrivain ne nous semble pas l'avoir été, à moins de considérer qu'elle le fut sans s'en douter." La grande protestation de George Sand a été contre le mariage, tel qu'il était conçu en son temps et en son milieu. Son combat essentiel a été pour l'égalité dans le mariage qui faisait perdre aux épouses les droits que conservaient les célibataires et recouvraient les veuves.

Sand propose : "que l'homme soit fidèle et la femme le restera", cependant dit Aline Alquier elle sait d'expérience que demander un droit égal à l'infidélité ne serait que justice. Mais elle redoute qu'on aille par cette voie à la "dépravation généralisée" et à "la fin de la famille".

George Sand a-t-elle défendu les femmes au travail toujours exploitées? Cela ne lui est pas venu à l'esprit en ce XIXe siècle où des millions de femmes travaillaient dans des conditions misérables. Ses héroïnes sont soit de jeunes nobles volontaires, soit d'asses mythiques "vierges d'or" (type Fadette ou Madeleine Blanchet), soit "de bonnes petites rentières occupées à rancir sur leur dentelle au fuseau", mais les autres ? ? ? La professionnalisation de la femme n'a pas été une préoccupation essentielle de George Sand féministe.

On lit avec plaisir extrême ces pages denses, crues, quelquefois violentes, mais

toujours pénétrées d'une estime chaleureuse et profonde. L'iconographie est belle, aérée, mise en page avec soin. Selon l'esprit de cette collection, le volume comprend une partie "oeuvre littéraire". Le roman de George Sand choisi par Aline Alquier est "*Le Dernier Amour*", destiné à inviter le lecteur à mieux connaître les oeuvres souvent peu lues des dernières années de George Sand.

Bernadette Chovelon

George Sand: *Laura* ou *Voyage dans le Cristal*

(Union Générale d'Éditions, Paris, 1980)

et ***Le Chêne Parlant*** (1981)

C'est parce qu'à leurs yeux, la veine fantastique de George Sand a été quelque peu occultée au bénéfice de son inspiration dite féministe ou "champêtre" (encore que le merveilleux soit présent partout où il est question du Berry) que les directeurs de la collection "Les maîtres de l'étrange et de la peur" (Union Générale d'Éditions) viennent de publier un ensemble de textes sandiens "pour la plupart non réédités depuis un siècle".

Il s'agit, dans un premier volume (1), de *Laura ou Voyage dans le Cristal* (1864), suivi d'extraits des *Légendes rustiques* (1858) (2), de certains *Contes d'une grand-mère*, d'allégories et de récits donnés à la *Revue des Deux Mondes* ainsi que des *Visions de la nuit dans les campagnes*.

Sous le titre d'un autre conte : *Le Chêne parlant* (3), les mêmes éditeurs ont complété le 1er volume par neuf allégories, contes et légendes (tels *Le château Pic-Tordu*, *Le Nuage Rose*, *La fée poussière*, *Ce que disent les fleurs*). En plaçant G. Sand parmi les premiers auteurs de leur collection, ses directeurs expriment tout l'intérêt que présente son oeuvre fantastique : dans un pays aussi rebelle que le nôtre à cette inspiration⁴, elle est l'une des rares à avoir tenté quelques coups d'essai suffisamment réussis pour faire penser que la France a failli avoir en elle une espèce d'Hoffmann. En rassemblant, en outre, des textes qui n'étaient pas toujours faits pour l'être, M. Francis Lacassin s'efforce de montrer l'idéologie qui sous-tend le merveilleux sandien : humanitarisme, hymne à la bonté et à la prodigalité de la nature, au travail et au devenir humain (l'utopie, cette fois, prend un caractère de fantascience). Sa connaissance de la géologie et de la minéralogie fournit à George Sand, grâce à *Laura*, le plus féerique de ses récits, selon Fr. Lacassin, le plus original sans aucun doute ; une occasion de rêver aux temps précédant l'homme, ceux dont peut seule témoigner la mémoire des pierres. Jamais l'auteur n'a été plus poétiquement inspirée qu'en cette épopée au coeur le plus transparent des beautés naturelles.

Aline Alquier

(1) Sorti en 1980.

(2) Dont l'ensemble a été édité la même année par les Editions libres Hallier.

(3) U.G.E., 1981.

George Sand : **Monsieur Sylvestre**

Collection "Ressources", Editions Slatkine, 7 Quai Malaquais, 75006 Paris

Ce roman, paru en 1865, retiendra l'attention de qui cherche à comprendre les rapports de George Sand et de sa fille. Il faut attendre le milieu de l'ouvrage pour que commence la confession de Sylvestre: "J'ai eu une fille.] et c'est le début d'un implacable réquisitoire, dans lequel l'indigne enfant, devenue courtisane, ne bénéficiera d'aucune circonstance atténuante. Par contre, le plaidoyer du noble vieillard — 'le me mets dans la peau de mes bonshommes" écrit à ce sujet G.S. à Haubert — trace un portrait fort idéalisé de l'auteur. Le lecteur relèvera sans peine des allusions à des événements réels, révélés par la Correspondance et autres documents, et des amplifications assez sordides, trahissant des sentiments peu cordiaux... Le style y gagne une vigueur inaccoutumée. "Monsieur Sylvestre" permet de franchir une étape dans la connaissance de George Sand version 1865, Lélia vieillie, mais encore véhémement lorsqu'elle laisse parler ses passions.

George Sand : **Le Dernier Amour**

Collection "Ressources", Editions Slatkine, 7 Quai Malaquais, 75006 Paris

Pour cet ouvrage, édité en 1866, George Sand nous prévient : "C'est moins un roman qu'un exposé de situations retracées avec scrupule". De récentes révélations de la Correspondance trouvent, dans ce récit, de singulières concordances. Monsieur Sylvestre, encore lui, y dépeint en une saisissante rétrospective la trahison domestique dont il fut victime lors d'un séjour prolongé en Suisse sa seconde épouse, laitière et violoniste de talent, cède aux charmes de son fils adoptif, lequel vient de faire un mariage de dépit... Des pages brûlantes expriment la rancune, l'impossibilité du pardon. L'affabulation romanesque et les personnages secondaires ne sauraient détourner le lecteur de la tentation de percer à jour cette transposition habilement inversée.

Odile Fomet

INFORMATIONS

- Le prochain colloque de Cerisy-la-Salle (50210), consacré à George Sand aura lieu du 13 au 23 juillet. Pour tous renseignements s'adresser au Centre Culturel International de Cerisy -27, rue de Boulainvilliers, Paris 75016.

- Notre Association fait partie du *Comité de Liaison national des Associations culturelles* qui groupe 65 associations. Cela nous procure quelques avantages un certain matériel en commun, une salle, une machine Vitadress permettant d'imprimer enveloppes, etc... et la possibilité de nous tenir en liaison avec les autres associations.

- Les "*Friends of George Sand*" des Etats-Unis viennent en France en juin pour leur congrès à Tours. Nous les recevrons à Paris à leur arrivée.

- Plusieurs membres de notre association se rendront à Echirolles (38) en mai pour le colloque sur *George Sand et la Musique* organisé par l'Association pour l'Etude et la Diffusion de l'Oeuvre de George Sand.

- Christiane Smeet-Sand revient des Etats-Unis où elle a organisé une importante exposition sur George Sand.

- Une exposition sur les *Légendes rustiques* a eu lieu à San Diego (USA).

- Le livre de notre ami Joseph Barry (*G. Sand, an unfamous Woman*) paru aux Etats-Unis sera prochainement édité en France.

- Le *George Sand* de Francine Mallet a été traduit en allemand et sera réédité prochainement dans une édition augmentée.

- Quatre danseurs et 3 musiciens ont présenté à Las Vegas un ballet intitulé "*Her name was George*".

- Une nouvelle édition des *Maîtres-sonneurs*, présentée par Pierre Salomon et Jean Mallion vient de sortir aux Editions Garnier.

- *L'Information du Spectacle* (février 1981) nous apprend que le tournage de l'adaptation télévisée de *La Ville Noire* s'est achevé le 15 novembre 1980.

Ce même journal nous apprend que la *Petite Fadette*, adaptation télévisée de Roger Iglésis, a été traduite en chinois pour la télévision chinoise.

- M. Louis Bianchi nous écrit de Middelie (Pays-Bas) pour nous informer qu'un opéra intitulé *George Sand* a été donné à Amsterdam en mai dernier (texte de Mia Meyer — musique de Louis Andriessen).

- *Edition canadienne de Mlle Merquem* : G. Sand, Mlle Merquem, texte établi, présenté et annoté, avec le relevé intégral des variantes, par Raymond Rheault, Editions de l'Université d'Ottawa, Canada, 1981.- 1 vol. in-8°, 560 p., couverture illustrée.

Cet ouvrage tout à fait remarquable fera l'objet d'une recension dans le prochain numéro du bulletin.

La Société Vicqcéram est heureuse de réserver, à un prix préférentiel, aux Amis de George Sand, un magnifique presse-papier sur fond bleu Vermeer contenant une réduction du Médaillon du portrait de G. Sand par David d'Angers, inclus dans le cristal de Sèvres.

Pour recevoir ce presse-papier, numéroté et tiré en série limitée, il convient d'adresser la somme de 330 F, prix franco T.T.C. en France métropolitaine à

Société Vicqcéram
B.P. N° 3
36600 Valençay

Copyright 1981 © Les Amis de George Sand